



“Le jour d’après”, par le théologien protestant Élian Cuvillier

Nous voulions tout prévoir, tout planifier, tout maîtriser, et voilà qu’un virus est venu dérégler la machine... et de quelle manière ! Notre génération vient de vivre une période qui va sans doute entrer dans l’histoire comme l’épreuve de ce premier quart du XXI^e siècle, peut-être même avant la tragédie du terrorisme. Relativisons tout de même : ce fut certes long mais, par comparaison, la Guerre de 39-45 dura six années et fit plus de 60 millions de morts !

Le retour de la course folle

Quoi qu’il en soit, la « machine » technicienne, consumériste et capitaliste, va reprendre sa route et nous allons nous lancer à nouveau dans une course folle. En effet, tous ou presque sommes sur la ligne de départ, prêts à recommencer à courir, agir, nous relancer dans l’activisme et rattraper le temps perdu. La bourse elle-même semble l’avoir anticipé. Nous sommes sur les starting-blocks, prêts à repartir de plus belle... Restera-t-il quelque chose de ce que nous venons de traverser. Je veux dire quelque chose d’autre que des chiffres plus ou moins lugubres ? Allons-nous recommencer comme avant ? Sans doute oui. Sous la contrainte l’humain s’adapte, nous venons d’en être les témoins et les acteurs.

Mais dès que celle-ci cesse, tout redevient vite comme avant. Sauf peut-être pour celui qui a été affecté par ce qu'il a vécu au point d'en avoir été blessé en profondeur comme on est touché par une grave maladie. Pour la majorité d'entre nous, c'est plutôt la sensation d'une libération. Mais, arrivés à ce point de notre parcours, au moment de sortir de presque deux mois de confinement, un temps d'analyse s'impose.

La trace qui reste

Quelle *trace* cet épisode laissera en chacun de nous ? Non pas quel souvenir, mais quelle *trace* ? Le souvenir, en effet, peut s'estomper et j'ai déjà dit combien l'humain a la capacité d'oublier les choses importantes qu'il a vécues. À l'inverse, la *trace* (du latin *trahere*, « tirer », « trainer ») c'est ce que l'on garde en soi, qu'on le veuille ou non. Et il restera une *trace* de tout ceci. Nous la découvrirons plus tard. En ce moment, il est encore trop tôt pour le dire. Par contre, que restet-il, pour moi aujourd'hui, de ces deux mois de confinement à l'heure où ma mémoire n'a pas encore remisé tout ceci dans ses oubliettes si profondes ? C'est actuellement la seule question que je peux poser et qui me conduit à formuler quelques réflexions sur l'effet qu'a eu sur moi cet épisode inédit.

Je dirai d'abord que je n'ai plus rien maîtrisé de ce que je pensais essentiel à mon existence : mes engagements, les rendez-vous « incontournables », les colloques et autres conférences que je pensais essentiels. Du jour au lendemain, tout s'est arrêté et rien de ce que je faisais ou prévoyais n'a eu une importance décisive. Il m'a donc été rappelé de façon un peu brutale que, pour une large part, je ne suis pas le maître de ma vie. Le *réel* lorsqu'il fait effraction me remet face à la fragilité de ce que je suis. Dans ce confinement je me suis trouvé confronté à moi-même comme rarement dans une existence. Au *rien*, à l'absence de sens. Avec le risque de *remplissage* que nous n'avons pas toujours évité... Positivement, ce confinement m'a rappelé que la vie est pure gratuité, pur don. Qu'elle n'a pas d'autre sens qu'un « pour rien ». Et c'est pour cela qu'elle est précieuse. L'existence est offerte, et elle est fragile. J'ai aussi réalisé que dans ce confinement, l'importance des liens que j'entretiens avec les autres. Ils me sont indispensables.

Apprendre sur le mal

Le deuxième point auquel m'a conduit cet épisode inédit, a été une réflexion sur le mal. Ce qui est arrivé n'appelle pas d'explication au sens d'un savoir qui me permettrait de reprendre la maîtrise des choses. Le Covid-19 a pris pour nous la forme d'un mal insidieux et invisible qui a frappé des centaines de milliers de personnes (comme d'autres phénomènes : rappelons-nous le Tsunami du 26 décembre 2004 et ses 250 000 morts en une seule journée). Aussitôt nous sommes tentés de nous demander : quel sens cela a-t-il ? Il me semble que la réponse est : aucun. Le Covid a fait mal. Mais il n'a pas un sens (Dieu, la fatalité, la punition...).

La seule chose à constater c'est l'énergie que nous avons mis à lutter contre lui. Le mal est et doit rester une énigme. Il n'a pas de commencement, mais il n'est pas notre avenir. Nous ne sommes pas appelés à le subir, ni à le justifier, mais à le combattre et à le *traverser*. La vie humaine ne sait pas l'origine du mal, mais elle en fait l'épreuve, elle doit la traverser. Elle a pour vocation d'être pour la vie et non pour la mort. La première chose que l'on peut faire consiste alors à nommer, c'est-à-dire à désigner le mal comme mal. C'est une première attitude éthique. Ce qui répond au mal n'est pas une explication, mais une attitude pratique. Il ne s'agit pas de chercher l'origine du mal, mais de lutter contre lui, de s'opposer à lui, de le combattre. L'attitude face au mal et à la souffrance de soi ou de l'autre sollicite la responsabilité et l'engagement.

Dieu, un compagnon souffrant

De là découle, pour moi théologien, une nécessaire et salutaire réflexion sur Dieu. Le Dieu auquel je crois ne doit pas me permettre d'expliquer ce qui arrive. Il est par contre ce compagnon qui aide à traverser l'épreuve en hommes et femmes debout. On trouve cela chez Dietrich Bonhoeffer, dans ses lettres de prison. Il dénonce le Dieu qui est construit par la religion et que l'on convoque aux limites de l'existence et du monde : là où, l'homme n'a pas de réponse à ses questions, il fait appel à un Dieu qui fonctionne comme « bouche-trou » du savoir. Là où il est confronté à ses limites, il fait fonctionner un Dieu qui permet de dépasser ses propres limites.

Or, le Dieu de Jésus-Christ n'est pas le Dieu de la religion. Il en est même la figure inverse : Dieu est le Dieu incarné, c'est-à-dire Dieu qui rejoint la souffrance humaine, qui l'éprouve et qui la porte. Le Dieu chrétien porte avec nous notre souffrance. Il ne fonctionne pas comme une idôle qui intervient de façon immédiate et saturante. Il porte avec nous le poids que nous portons. Bonhoeffer écrit par exemple dans une lettre du 16 juillet 1944 : « *Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur une croix. Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et nous aide* »^[1]. *A la souffrance de l'être humain ne répond pas une théologie de la toute-puissance de Dieu, mais une théologie du Dieu souffrant, c'est-à-dire un Dieu qui se fait proche en éprouvant lui aussi toutes les dimensions de l'existence humaine, y compris le fait de devoir rester sans réponse : « mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu-abandonné ? » (Mc 27,46 citant Ps 22,1).*

Le Dieu chrétien n'évite pas la souffrance et la mort ; il n'arrache pas l'être humain à sa condition humaine, mais il promet sa présence même « *dans la vallée de l'ombre de la mort* ». Avec Luther, il s'agit de refuser l'idée selon laquelle seule l'humanité de Jésus se trouve concernée par la souffrance et la mort. Christ rompt avec l'image d'un Dieu qui ne serait pas affecté par les affres de l'humanité. Dieu lui-même éprouve l'humanité dans tout ce qui la constitue et c'est ainsi qu'il rejoint celui qui souffre : « *Il faut croire avec certitude, affirme Luther, que tout ce qui revient et advient en propre à la nature humaine en Christ cela est communiqué, approprié et donné aussi à la nature divine. Ainsi il est vrai*

et juste de dire : Dieu est mort ; il est nourri et allaité ; il est couché dans la crèche ; il a froid, marche, tombe, souffre et meurt...» [2]. En fait, le mal qui se trouve brisé ce n'est pas celui d'une souffrance effacée. Ce qui est brisé, c'est le mal qui nous fait croire que nous sommes seuls avec notre mal et notre souffrance. C'est le mal suprême qui nous enferme dans la souffrance sans que nul ne puisse nous y rejoindre.

Finitude et résistance

Attention cependant, si la théodicée[3] a été une façon de justifier le Dieu Tout-Puissant face au mal et à la souffrance, l'insistance sur la faiblesse de Dieu peut aussi être à son tour une façon de « sauver » Dieu de la critique, de le « justifier », même en creux, face au mal et à la souffrance. Or l'insistance sur le Dieu souffrant doit prendre garde de ne pas construire une nouvelle théodicée. L'énigme du mal et de la souffrance ne se trouve levée ni par un recours à la puissance ni par un recours à l'impuissance de Dieu. La question du mal et de la souffrance nous renvoie plutôt à une énigme maintenue et qu'aucun savoir ne peut lever.

Il ne s'agit donc pas de donner une justification à la souffrance, mais de l'interpréter pour en guérir. Car si nous avons à accepter la condition humaine, cela ne veut pas dire qu'il faille se résigner à souffrir, qu'il faille y consentir. Il faut donc articuler tout à la fois une conscience vive de notre propre finitude et une logique de résistance à ce qui aliène et écrase l'humain. C'est peut-être une des fonctions des récits de miracles dans les évangiles, que d'énoncer tout à la fois le Dieu qui n'apporte pas une justification à la souffrance, qui n'épargne pas la condition humaine, mais qui résiste à ce qui fait souffrir, qui aliène, qui entrave la vie.

Le langage des miracles n'offre pas un savoir religieux sur l'action de Jésus, mais il est un langage de protestation contre le mal. Le croyant qui fait mémoire des récits de miracles ne se résignera ni à la faim ni à l'impuissance, ni à la maladie, ni au chagrin. Car la foi de celui qui se jette au pied de Jésus est un acte de confiance : la vie n'a donc pas dit son dernier mot dans la souffrance. La mémoire de Jésus le thérapeute vient quêter l'espérance du lecteur des évangiles en défatalisant la souffrance et en creusant sa protestation contre le mal.

La critique d'une théologie de la toute-puissance divine ne conduit pas à l'éloge de la résignation, mais à une lutte contre le mal dans la conscience vive de la finitude humaine. En ce sens, la lutte quotidienne dans les hôpitaux du monde entier pour lutter contre le Covid-19 a été une illustration de ce combat sans relâche contre le mal. Là s'est exprimé sans doute ce qui est la dignité de l'humain, comme aussi chaque fois que nous avons réussi, dans cette période qui s'achève, à résister au désespoir, au découragement ou à la violence des gestes ou des mots que provoquait en nous le confinement.

Une note d'espérance

Au moment de terminer cette chronique du confinement commencée il y a maintenant 55 jours, et en vous disant bonne route à chacune et à chacun, je vous laisse sur une note d'espérance, mais une espérance éprouvée, une espérance qui ne fait pas l'économie de ce que nous réserve l'existence :

*Quand ils n'auront plus sur les lèvres
que l'infinie litanie des désastres,*

*quand leurs yeux s'arrêteront
sur un ciel verrouillé
et une terre à l'abandon,*

*quand ils plieront
sous la bourrasque
des illusions perdues,*

*et quand ils se laisseront gagner
par la froidure du dedans,*

dis-leur...

*Dis-leur seulement
qu'une Parole vient
qui brise les évidences,*

*dis-leur que de l'humain,
une autre version est possible,*

*dis-leur que l'hiver des cœurs
abrite une promesse !*

*Dis-leur surtout
que la lumière attend de naître
sous leur pas,
dans le terreau de leur fragilité reconnue ![\[4\]](#)*

Élian Cuvillier enseigne la théologie pratique à l'Institut protestant de théologie-Faculté de Montpellier

Le jour d'après est le titre d'un film catastrophe américain paru en 2004 et qui raconte les conséquences de l'arrivée soudaine d'un nouvel âge de glace sur la planète.

[1] Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, Lettres et notes de captivité, Genève, Labor et Fides, 1973, p. 367.

[2] Cité par Jean-Daniel Causse, « Quelques repères théologiques pour un ministère d'accompagnement », dans Hubert Auque – Claude Levain, *Rencontres à l'Hôpital. L'aumônerie en questions*, Lyon/Genève, Réveil Publications/Labor et Fides, 2001, p. 101.

[3] Discours théologique qui cherche à expliquer qu'une divinité permette l'existence du mal.

[4] Francine Carillo, *Traces vives. Parole liturgiques pour aujourd'hui*, Genève, Labor et Fides, 2006³, p. 14.

Les intertitres sont de *Réforme*.__